

NOUS SOMMES ICI / NOUS SOMMES PARTOUT / NOUS SOMMES UNE IMAGE DU FUTUR.



Si je ne brûle pas / Si tu ne brûles pas / Si nous ne brûlons pas /
Comment les ténèbres viendront à la lumière ?

C'est en serrant les dents de peur que les chiens grognent : *Retour à la normalité – le festin est terminé !* Les philologues de l'assimilation ont déjà commencé à affûter leurs caresses les plus tranchantes : « Nous sommes prêts à oublier, à comprendre, à excuser la promiscuité des derniers jours, mais maintenant tenez-vous bien ou alors nous emmèneront nos sociologues, nos anthropologues, nos psychiatres ! Comme de bons pères nous avons toléré avec retenue vos éruptions émotionnelles – maintenant regardez comme les comptoirs, les bureaux et les magasins sont vides ! Le temps est venu d'en revenir, et qui que ce soit qui refuse cette tâche sacrée sera durement frappé, sociologisé, psychiatrisé. » Une injonction plane sur la ville : « Es-tu à ton poste ? » La démocratie, l'harmonie sociale, l'unité nationale et tous les autres grands cœurs puant la mort ont déjà tendus leurs bras morbides.

Le pouvoir (depuis le gouvernement jusqu'à la famille) vise non seulement à réprimer la généralisation de l'insurrection, mais à produire une relation d'assujettissement. Une relation qui définit la vie politique comme une sphère de coopération, de compromis et de consensus. « La politique à suivre est une politique du consensus ; le reste nous mènerait à la guerre, aux émeutes et au chaos. » La vraie traduction de ce qu'ils nous disent, de l'effort qu'ils mettent à nier le cœur de notre action, à nous séparer et à nous isoler de ce que nous pouvons faire : non pas d'unir les deux dans l'un, mais bien de rompre sans cesse l'un en deux. Les appels répétés des mandarins de l'harmonie, des barons de la paix et à la tranquillité, de la loi et de l'ordre, nous demandent de développer une dialectique. Leurs vieux trucs sont désespérément transparents et leur misère est visible dans les gros ventres des patrons syndicaux, dans les yeux délavés des intermédiaires qui sont comme ceux des charognards qui tournent autour des conflits pour manger le cadavre de toute passion pour le réel. Nous les avons vus en Mai 68, nous les avons vus à Los Angeles et à Brixton, et nous les voyons faire lorsqu'ils rongent les os maintenant blanchis de la Polytechnique en 1973. Nous les avons encore vus hier lorsque, plutôt que d'appeler à une grève générale permanente, ils se sont mis à genoux devant la légalité en annulant la manifestation de grévistes. Ils savent très bien que la route pour la généralisation d'une insurrection passe par le champ de la production – à travers l'occupation des moyens de production de ce monde qui nous écrase.

Demain est encore un jour où rien n'est certain. Et qu'est-ce qui pourrait être plus libérateur que cela après tellement de longues années de certitude ? Une balle a été capable d'interrompre la séquence brutale de tous ces jours identiques. L'assassinat d'un garçon de 15 ans a été le moment d'un déplacement suffisamment fort pour renverser le monde. Un déplacement pour aller au bout d'un autre jour encore, de sorte à ce que tout le monde pense simultanément : « C'est cela, pas un pas en arrière, tout doit changer et nous le ferons ». La vengeance pour la mort d'Alex est devenue la vengeance pour tous ces jours où nous sommes obligés de nous réveiller dans ce monde. Et ce qui semblait si difficile s'est avéré être si simple.

C'est ce qui est arrivé, c'est tout ce que nous avons. Si quelque chose nous fait peur c'est bien de revenir à la normalité. Parce que dans la destruction et le pillage des rues de nos villes de lumières nous ne voyons pas seulement les résultats de notre rage, mais aussi la possibilité de commencer à vivre. Nous n'avons plus rien d'autre à faire que de nous installer dans cette possibilité pour la transformer dans une expérience vécue : en nous basant sur le plan de la vie quotidienne, notre créativité, notre pouvoir de matérialiser nos désirs, notre pouvoir non pas de contempler mais de construire le réel. Ceci est notre espace vital. Tout le reste est mort.

Ceux qui veulent comprendre comprendront. Il est maintenant temps de briser les chaînes invisibles qui nous maintenaient tous et chacun dans notre petite vie pathétique. Cela ne demande pas seulement ou nécessairement d'attaquer une station de police ou de brûler des commerces ou des banques. Le temps où quelqu'un s'extirpe de son sommeil et de la contemplation passive de sa vie, de sortir dans la rue pour parler et écouter, en laissant derrière lui ou elle tout ce qui est privé, suppose au plan de la sphère sociale la force déstabilisante d'une bombe nucléaire. Précisément parce que jusqu'à maintenant la fixation de chacun à son petit microcosme est liée à la force d'inertie de l'atome. Notre séparation alimente le monde capitaliste. Voilà le dilemme : avec les insurgés ou bien seuls, chacun de notre côté. Et c'est maintenant l'un des très rares moments où un tel dilemme peut prendre corps de manière si absolue et si réelle.